

VUE VIVANTE

« Le Moi, qui parle dans le livre, n'est pas du tout l'auteur, et celui-ci souhaite au contraire que son lecteur devienne ce Moi. Le lecteur ne doit pas entendre comme un pur objet d'histoire ce qui est dit ici ; mais il doit effectivement, au cours de la lecture, parler avec lui-même [...], prendre des résolutions, comme son représentant dans le livre, et [...] tirer de son propre fonds, développer et construire en lui-même la façon de penser dont ce livre ne lui présente que l'image. »

(Fichte, avant-propos de *La destination de l'homme*, 1799,
trad. M. Molitor)

« *Quand tu dis : « Il y a des objets hors de moi », tu t'appuies sur cette autre affirmation : « Je vois, j'entends, je touche ». »* L'Esprit avait raison, et je le savais bien. Aussi dérangement soit-elle, cette apparition nocturne tombait à point nommé, car je me trouvais dans une impasse : impossible de décider si j'étais libre ou si j'étais la « *simple manifestation d'une force étrangère* ». Je m'étais pourtant résolu à en décider, mais cette résolution m'avait plongé dans une situation inextricable – un doute me divisait cruellement, et j'en avais perdu le sommeil. L'Esprit était apparu sur le bord de cette division, assis en tailleur au-dessus du vide.

Il semblait affligé par mon doute. Tu ne vois donc pas que *tu* vois, me dit-il, il n'y a pas de pur « il y a » me dit-il, *es gibt nicht* pour commencer, mais *tu* commences, tu n'as fondé ta cause sur rien, car rien ne conditionne ni ne pose le Moi, qui est auto-position, ce qui ne peut être « *ni prouvé, ni défini* », et ce sont tes propres mots me dit-il, ceux de 1794, « *le Moi pose originellement son propre être* », avec pour conséquence automatique que « *le Moi est source de toute réalité, car il est immédiatement et absolument posé. Le concept de réalité n'est donné qu'avec et par le Moi.* » Oui, dis-je... Alors, dit-il, il te faut reconnaître que « *dans toute perception, c'est uniquement ton propre état que tu perçois* ».

On peut dire que j'ai résisté tant que possible à une telle proposition : je voulais bien être Moi, mais quand même, je ne voulais pas être *que* Moi, *trop* Moi. D'une certaine manière, ma divinité me faisait horriblement peur, s'en rapprocher me brûlait, et c'est

pourtant elle-même que l'Esprit m'apportait sur un plateau de concepts, me poussant aux limites de mes propres écrits, les retournant à partir de moi-même contre moi-même. Pourtant, il me fallait consentir : « *C'est en moi-même que je sens, et non dans l'objet* » - sinon, je serais l'objet et l'objet se sentirait... – « *c'est donc moi seul et mon état que je sens, et non pas l'état de l'objet* ». Mais alors, pensai-je aussitôt, comment pouvais-je croire un seul instant à l'existence de quelque chose hors de moi ! Et je dis bien croire, même si ce verbe est ambigu, et qu'il m'aura fallu en changer le sens par après : ne sentant que moi partout, comment pouvais-je espérer un seul instant sentir autre chose ? L'Esprit semblait avoir deviné mes réflexions, et les exprima à voix haute : « *comment peux-tu somme toute arriver à sortir de toi-même avec ta conscience, qui n'est pourtant que la conscience immédiate de toi-même, et à ajouter à la sensation que tu perçois une chose perçue et perceptible que tu ne perçois pas ?* »

Moi et Schelling, on a toujours eu le même problème, moi avec le Moi et lui avec Dieu ou la Nature : une fois posé l'Absolu, la messe est dite, tout est donné, impossible de sortir de l'Absolu. D'une certaine manière, Spinoza nous avait « *foutu dedans* », pour employer une expression qui serait utilisée plus tard¹. Pour moi, le problème est encore plus gênant, dans la mesure où c'est le Même Absolu qui doit penser son altérité, alors que Schelling doit penser l'altérité de l'Autre. Ce qui fait que la consistance de l'Autre est encore plus douteuse pour moi que pour lui.

Ce qu'il me fallait donc expliquer, c'est le fait que je sois partout sans le savoir, c'est *l'oubli de mon omniprésence* : j'avais produit les représentations de choses, puis j'avais oublié cette production originaire. Cela seul pouvait expliquer le fait que *je sois tout, tout en ne le sachant pas*.

Calmons-nous me dis-je.

En fait, j'ai conscience de moi-même, de façon immédiate, et des choses, de façon médiante. Entre les deux, un vide. Ce vide est le signe d'une séparation qui a eu lieu. Entre moi et les choses ? Non, puisque le Moi pose les choses ; entre Moi et Moi donc, et « *la conscience de l'objet est tout simplement la conscience, non reconnue comme telle, que j'ai produit une représentation de l'objet* ». Reconnaître l'objet oblige à ne pas reconnaître seulement le sujet – la reconnaissance de l'objet est une limite posée à la souveraineté du Moi. Sauf que. C'est bien Moi encore qui ai refoulé, c'est souverainement que je me démetts de ma

¹ Je peux dire d'ailleurs qu'il s'agira de Heidegger, parlant de Nietzsche, afin de justifier son engagement de 33 : « c'est Nietzsche qui m'a foutu dedans »...

souveraineté, et Freud finira bien lui aussi par dire que l'on refoule par un mécanisme autonome, sous le coup de l'angoisse.

Il me fallait alors me rapprocher encore plus de cet acte étrange, l'acte par lequel le Moi produit sans le savoir la représentation d'un objet situé hors de Moi, car, fis-je remarquer à l'Esprit, « *je n'en ai nullement conscience* ». Or cela ne semblait pas lui poser de problème, et je crus même déceler dans sa réaction une once d'agacement : « *Ne te laisse pas dérouter par cela* » me dit-il, « *un acte où il n'y a pas conscience de l'acte s'appelle une simple spontanéité* », et tu ne peux considérer l'existence de cet acte qu'après-coup, car c'est la scission même entre le sujet de la conscience et l'objet dont on a conscience qui génère la conscience, impossible de connaître cette scission au moment où elle s'effectue, et sur ce point Schelling et Freud diront de même. D'accord, je vois : spontanément, je produis la conscience de l'objet en tant que telle, et sans le savoir j'opère une sorte de « *transfert* » de Moi vers l'Objet. Je vois la qualité rouge de l'objet ? J'ai transféré, du Moi vers l'Objet, le rouge non-sensible et je l'ai étalé, j'ai peint l'objet avec ce « *point mathématique* ». Je « *sais d'avance* » le rouge, je sais d'avance qu'il y a quelque chose dans l'objet – et cette anticipation est un transfert. « *Par conséquent, dis-je à voix haute, la conscience de l'être hors de moi s'accompagne constamment et partout de la conscience, toutefois inaperçue, de moi-même.* »

Tu y es, me dit l'Esprit, « *tu as pénétré jusqu'à la source véritable des représentations des choses* » - il avait l'air exalté, parlait de plus en plus fort – « *tu es toi-même cette chose ; c'est toi-même qui, par le tréfonds de ton essence et ta nature finie, es ainsi posé devant toi et jeté hors de toi même ; et tout ce que tu aperçois hors de toi, c'est toujours toi-même* ». J'osai l'interrompre : cette conscience, c'est ce qu'on appelle une intuition ? Mais oui bien évidemment, « *cette conscience est une intuition active de ce que je regarde ; un regard jeté hors de moi-même* » dit-il en me regardant, « *un transfèrement de moi-même hors de moi par le seul mode d'action qui me revienne, la vue. Je suis une vue vivante.* »

Pour tout dire, j'étais profondément angoissé, et je cherchais le moyen de calmer l'Esprit. Ouvrant la fenêtre pour faire entrer un peu d'air, je lui dis : donc ça, c'est ma propre création ? Bien entendu, au sens où « *tout cela n'existe qu'en toi et par toi* ». « *Arrête, esprit perfide !* », m'écriai-je, tu m'as certes rendu libre, mais le monde est désormais un champ de ruines peuplé d'images, tu as tout détruit, « *je ne sais en somme rien de l'être, pas même du mien propre. Il n'y a pas d'être. Moi-même, somme toute, je ne sais pas, je ne suis pas. Il existe des images ; elles sont la seule chose qui existe. Ce qu'elles savent d'elles-mêmes, c'est à la manière des images : des images qui passent, sans qu'il y ait quelque chose devant quoi*

elles passent, qui n'ont entre elles d'autres rapports que d'être des images d'autres images, des images sans signification, ni but » - c'est la société du spectacle, ricana l'Esprit – tais-toi lui dis-je encore, laisse moi finir, « *je suis moi-même une de ces images* » - « *non, pas même cela* me repris-je, *je ne suis qu'une image confuse d'autres images. Toute réalité se change en un rêve merveilleux, sans une vie dont on rêve, sans un esprit qui rêve ; en un rêve qui se rejoint dans un rêve dont il est l'objet.* » Je suis perdu avouai-je, « *j'ai compris, je comprends clairement qu'il en est ainsi. Pourtant je ne puis le croire* » ; tu ne l'as pas volé me dit l'Esprit, tu voulais de la Science, et bien en voilà, désormais tu *sais* l'illusion, mais rassure-toi, la Science n'est pas tout, et il y a bien « *quelque chose de réel situé hors de l'image* ».

Nous sommes en 1799, ajouta-t-il, et je dois m'effacer au profit d'une autre voix, plus intérieure, moins visuelle, qui t'exhortera à sortir des images, qui t'« *ordonnera de sortir de la représentation* ». Seul l'ordre, les lois, le devoir peuvent faire en sorte que tu ne tiennes pas l'illusion pour le réel, pour un néant réel qui te fera tuer l'autre comme néant et illusion, détruire le monde comme néant et illusion ou te couper ta jambe parce qu'elle n'est rien. Le devoir, la loi, c'est tout demandai-je ? Oui, dit-il, c'est dans la Troisième Partie du livre que tu as d'ailleurs toi-même écrit, même si semble-t-il tu ne t'en souviens pas et que tu cherches à me l'attribuer : après le Doute, puis le Savoir qui te fait tant peur, viendra la Croyance. Je serai toujours souverain demandai-je ? Oui, tu diras même quelque chose du genre « *je le crois parce que je le veux* », mais il est vrai que ta souveraineté sera désormais, disons, écornée, de même que ta prétention au Savoir et donc à la Science. Mais... c'est donc la seule manière pour ne pas être dans le royaume des ombres, la société du spectacle ou la *Matrix* ? Ecoute, me dit l'Esprit – il avait l'air de vouloir m'aider – je ne puis te dire que ceci : avec les prémisses que tu t'es données, le Moi Absolu etc., je crois qu'il n'y a pas d'autre solution : c'est ou bien l'impératif catégorique, ou bien le Règne Absolu, les images. Je n'étais pas entièrement convaincu... Ou plutôt j'étais troublé... Tout ça pour ça, pour finir fixé par le devoir... N'y avait-il donc aucun autre moyen pour penser le rapport du réel aux images ? La Croyance morale et la pratique du devoir étaient-elles le seul remède à l'Illusion ?